L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 14 JUIN 1885.

L'ART AU WORLD'S FAIR

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

LE SALON.

XXIII.

A peu près au même moment où se fermait notre Exposition, Paris ouvrait la sienne. La fête annuelle des artistes commençait pour la ville souveraine qui ne pensait guère alors que tout à l'heure elle perdrait sans retour le plus grand des siens.

Donc le deuil entrait bientôt aussi au Palais des Champs-Elysées ; à quatre pas, d'ailleurs, de l'endroit où la mort venait d'achever son œuvre. Un long crêpe était jeté sur le cadre—hier encore joyeux, riant—qui renfermait le portrait de Victor Hugo ; le seul, si j'ai bien lu, qui figurât au Salon de 1885.

Le seul ; il n'en sera pas ainsi quand s'inaugurera le Musée de 1886. L'admiration, la douleur se manifesteront, s'exhaleront dans des pages nombreuses où le pinceau, où le ciseau feront revivre les traits de celui qui soixante-cinq ans occupa la France et le monde, sans jamais les lasser une heure, en les passionnant toujours.

Bien des peintres, bien des sculpteurs, s'inspireront de cette vie et de cette mort ; le souvenir du splendide créateur fera sans nul doute naître quelque création chef-d'œuvre.

Déjà, et dès la première minute, des talents se sont mis à ce pieux travail.

Un ami, prévenant mes désirs, m'envoie de Paris un certain nombre de productions nées de cette mort, et je ne saurais trop lui en adresser ici mes remercîments. Parmi celles-ci je cite avant tout la superbe esquisse de *"Victor Hugo après sa mort"*, peinte par Bonnat. La tête est superbe, avec son auréole de cheveux blancs et un saisissant effet de lumière qui laisse voir la trace des douleurs de la longue agonie. "C'est long, la mort, c'est trop long", a-t-il dit. Cette œuvre qui donne froid, est ainsi signée : *"A Georges Hugo. L. Bonnat*—22 mai 1885. La gravure qu'en publie *La Monde Illustré* est de M. Thiriat, d'après la photographie de M. Braun. Puis, c'est l'esquisse de M. Samuel Urrabita où la physionomie du mort est plus calme ; c'est encore la scène navrante (composition de M. Adrien Marie, avec l'aide des photographies de M. Nadar) des derniers moments du poète, entouré du Dr Alix, de Mmes Ménard-Dorian, Lockroy ; de MM. Ménard-Dorian, Gouzien, Georges et Jeanne Hugo ; MM. Lockroy, Vacquerie, Paul Meurice. Aussi, un dessin bien senti de Henri Meyer: *La mort de Victor Hugo*"

Je remarque encore un admirable portrait du maître par Bastien Lepage, qui le précéda dans la tombe de quelques mois seulement.

Enfin comme Victor Hugo, ainsi que Napoléon, a complètement changé de type, le *Monde Illustré*, recourant à la précieuse collection de M. Adolphe Jullien, a reproduit les traits de l'écrivain à diverses époques : 1827, 1829, 1833, 1838, 1840, 1842, 1848, et enfin, son portrait [1838] avec celui de son fils, François-Victor Hugo, alors âgé de 8 ans. Ce dernier portrait, médaillé autrefois à Paris, est l'œuvre du peintre le plus éminent qui ait jamais résidé à la Nouvelle-Orléans, M. Auguste de Chatillon, poète aussi.

Ce n'est pas sans une vive émotion qu'on se reporte à chacune des étapes de la vie si prestigieuse qui vient de se fermer. Plus on revient à ce passé, plus on s'incline devant ce prestigieux lutteur qui commença le combat dès l'âge de dix-huit ans, et durant soixante-sept années le poursuivit sans relâche dans le livre, dans le journal, au théâtre, à la tribune.

Je ne sais si ces pages—écrites ou dessinées—improvisés devant le cercueil d'Hugo, ont été envoyées ici aux divers libraires ; il serait regrettable qu'il n'en fût pas ainsi. Dans tous les cas, je recommande à nos lecteurs une photographie de Victor Hugo qui vient d'être tirée sur un dessin par M. Emile Rivoire. Dessin bien réussi et que l'artiste a exécuté après un portrait que j'ai mis à sa disposition.

D'autres œuvres nous arriveront d'une heure à l'autre qui feront revivre parmi nous—autant que le crayon en a le pouvoir—les scènes de l'apothéose à l'Arc de Triomphe et de la translation au Panthéon. Où s'arrêtera les livraisons de ces publications illustrées nous, point seulement par banale curiosité, mais parce qu'un véritable culte s'attache au grand mort chez tous ceux qui ne sont quelque peu mêlés au mouvement littéraire de notre époque.

Je disais plus haut que le prochain Salon de Paris verrait bien des toiles se rattachant à cette lamentable fin de Victor Hugo. L'un des artistes sollicités par les phases de ce drame ne saisira-t-il point celle où le moribond, se débattant contre les ténèbres que son esprit—tout de clarté—n'avait jamais connues, s'écriait que c'était ici le combat entre le jour et la nuit.

Et comme chez lui la pensée soumise se cristallisait aussitôt en vers, ce fut un vers—nul ne l'a noté ni dans la presse parisienne, ni autre part—que ses lèvres, déjà presque glacées, lancèrent à cette minute suprême :

"C'est ici le combat du jour et de la nuit.

Superbe apostrophe encore et qui, bientôt, ne devait plus être suivie que des cris muets plaintes de nuit et de larmes : "Adieu, Jeanne, adieu."

Jusqu'à la dernière seconde, jusqu'au delà du tombeau, la destinée de ce génie, venu au monde presqu'inviable, portant, aura été étrange.

Comme le Christ il a exhalé son âme un vendredi ; comme Napoléon, il est mort au mois de mai. Le nom du père avait été oublié parmi ceux qui ont été gravés sur l'Arc de Triomphe, et c'est l'arcature de celui-ci qui a servi de dôme au catafalque du fils.

Le comte Joseph Léopold Sigisbert Hugo et la comtesse ne purent voir que les premières clartés de la gloire de leur fils ; la femme, les enfants de Victor Hugo : Léopoldine Vacquerie Charles Hugo, François Victor Hugo sont tous morts—sauf Adèle Hugo, telle aujourd'hui—alors que le rayonnement de ce miracle de génie prenait plus d'intensité et flamboyait au monde entier.

L'homme des croyances non politiques, la nature d'une sensibilité presque maladive, repose maintenant au Panthéon, près des sépulcres qui, s'ils ne contiennent pas les cendres de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau, en portent du moins les noms.

Victor Hugo le chantre de la famille et le croyant ; Victor Hugo, le poète des enfants, touchant jusqu'aux larmes, dort son dernier sommeil à côté de Voltaire qui, dans son froid égoïsme, dans son âme pétrifiée, ne connut jamais la famille, n'eut jamais pour elle un mot attendri ; à côté de Jean-Jacques Rousseau qui, malgré des pages d'une beauté merveilleuse, débordantes de cœur, se fit le négateur coupable de cette famille, et jeta ses enfants aux humiliations et aux douleurs de l'hôpital.

Si la pensée et la parole nous reviennent outre-tombe, vous figurez-vous les colloques qui doivent s'élever entre ces trois géants si peu faits pour se comprendre ? Comme le dernier qui s'est couché là, dans les caveaux du Panthéon, doit rappeler à ses deux compagnons de l'ombre que s'ils connurent les ivresses de la gloire, du génie, s'ils eurent aussi leurs apothéoses, ils demeurèrent étrangers à la plus pénétrante, à la plus adorable des jouissances ; celle qui consiste à se laisser dominer, tyranniser par un enfant, à chérir de notre chair ; à accepter ce despotisme qui se fait oublier par un baiser ; à se réfugier dans ce dernier amour, qui servit à tous les autres. L'amour d'un enfant. Quitte à subir un détachement plus redoutable encore, alors que vient la minute du départ sans retour, alors qu'il faut jeter ce cri désespéré : Adieu, Jeanne, adieu !

Oui, je le répète, étrange destinée, dans la vie et dans la mort, que celle de Victor Hugo.

—Le silence ne s'est pas encore fait sur les terrains de l'Exposition. On n'y entend plus, il est vrai, les concerts de l'Orchestre Mexicain, maintenant à St-Louis. En revanche, bien des marteaux à la clé ; c'est une singulière symphonie que ces mille et un bruits causés par le travail du déménagement, des emballages, des expéditions.

Elle aura quelque temps encore d'existence cette musique composite, à laquelle contribuent, sans s'entendre ou plutôt en s'entendant trop, tant et tant de collaborateurs.

Durant bien des jours encore vous pourrez-vous donner le spectacle de cet exode graduel.

Rien de nouveau jusqu'ici sur le projet de réouverture de notre *World's Fair*. Aucun fait n'est survenu pour donner à penser que celle-ci n'aura pas lieu ; tout au contraire indique qu'elle s'accomplira. Néanmoins, il faut l'avouer, la lenteur s'est quelque peu mise dans le camp ; à force de multiplier les propositions on ne s'arrête à aucune ; les délibérations s'entrecroisent ; les paroles inutiles se substituent trop souvent aux actes, et le temps se passe.

Or si j'en juge bien, rien de plus dangereux que ce délai pour l'entreprise. Il est dans la nature humaine, et surtout dans celle des hommes du Sud, de céder au conseil, à l'inspiration du moment. C'est donc de ce premier mouvement que doivent savoir profiter les coprits pratiques ; si on le laisse s'endormir sans en avoir retiré tout ce qu'il promettait, il est toujours douteux que la bonne chance en revienne complète.

Au moment de la fermeture de l'Exposition, c'est-à-dire à l'heure des regrets, on était plein d'enthousiasme pour le projet de réouverture. Depuis, cet enthousiasme dont on n'a pas su tirer immédiatement ce qui était en lui, s'est manifestement calmé. On a laissé à certains individus trop pratiques le temps de réfléchir à ce quart-d'heure de Rabelais, devant lequel ils faiblissent si fréquemment.

Plusieurs qui, tout d'abord, n'auraient pas voulu en entretenir la pensée, même un instant, se sont peu à peu faits à l'idée que cette renaissance de l'Exposition Universelle est une entreprise d'une réalisation bien malaisée ; mieux encore, ils acceptent, sans trop s'élever contre elle, la conclusion que le *World's Fair* s'est tirée décidément et définitivement clos le 31 mai. La peine est périlleuse.

Je le répète, pourtant, ce sont là pessimistes dont le découragement ne se justifie par aucun fait, et auxquels j'en conserve la conviction, l'événement donnera tort.

En attendant, visiteurs et Exposants défilent à qui mieux mieux, au plus vite. Je comprends cet empressement. A coup sûr, je ne suis pas exempt de patriotisme ; cependant je ne le pousse pas à ce point de me faire illusion sur ce diable de cap que, chaque année, il nous fait franchir ici : juin, juillet, août. Force nous est d'en convenir, ce trio n'a rien pour charmer ; et quoique je t'aime fort, ô patrie! je t'avoue que, le pouvant, je te fuirais avec anthousiasme durant ces trois mois où tu cuis si joliment ton monde, tout en le faisant lardonner par les moustiques.

Pendant la durée de cette Exposition nous avons tous noué plus ou moins de relations nouvelles, et puisque, pour vous sans doute comme pour moi, quelques-unes étaient tout aimables, le détachement n'est point sans tristesse.

J'ai, pour ma part, rencontré parmi ces visiteurs, venus de tous points, des hommes d'un commerce charmant et quand je forme des vœux ardents pour la renaissance de l'Exposition, c'est aussi parce que celle-ci promettrait de bien agréables retours.

Entre autres vides très sensibles causés par la fermeture du *World's Fair*, il fait cruer celui que nous a valu le départ de l'Orchestre Mexicain, dont j'ai parlé tout à l'heure. Le lundemain de ce départ, je recevais une photographie au pied du capitaine Payen, que me faisait remettre le chef distingué de ce distingué corps de musique. Je remercie mon excellent ami de ce souvenir, et j'exprime, avec tant d'autres, l'espoir que je reverrai l'original de ce portrait si bien réussi.

A l'*Abeille* aussi nous avons eu à nous séparer d'un de nos collaborateurs. M. Jules Michel, celui qui, durant tout le semestre de l'Exposition, en a écrit l'intéressante chronique jour par jour, avec soin, avec abondance, en intéressant toujours.

Je renouvelle à notre confrère les souhaits que je forme pour sa réussite complète. Le journalisme français n'offre pas aux Etats-Unis des perspectives bien riantes ; j'espère néanmoins que M. Michel trouvera des compensations à ses rudesses.

Je vous ai promis, chers lecteurs, de ne point m'attarder longtemps à ce travail que je n'ai pu achever pendant la durée de notre *Centennale du Coton* ; je vous tiendrai parole. Un numéro encore après celui-là, et vous serez quittes d'une lecture rarement attachante peut-être, mais qui, à coup sûr, doit devenir des plus pesantes, quand le mercure se livre à des ascensions de 94 à 100 degrés.

Donc laissez-moi vous admirer cette avant-dernière dose hebdomadaire et écouter ici, ainsi qu'elles présentent à moi, les notes que je retrouve sur mon carnet et sur mon catalogue du *Art Hall*.

J'en suis fâché, la première qui me tombe sous les yeux n'est pas pour flatter celui à qui elle s'adresse ! Qu'y faire néanmoins !

Et mon appréciation a sans doute tort, puisque le livret porte que la toile dont il va être question vaut $3000. Après cela, est-ce à dire d'expert ?

Bref, c'est au No 84 que j'arrive, le tableau, *"The mellow autumn-time"* est signé de M. Jasper F. Cropsey, peintre de New-York.

Encore un paysage qui me paraît rapporté de quelque planète autre que celle-ci. Ce n'est pas moi qui m'opposerais à ce que notre nature fût aussi pomponnée, diaprée ; le fait est qu'elle n'en est pas encore là. Cette sève, ces terrains ont des tons invraisemblables, impossibles. Cela est clinquant ; cela pétille, pour ainsi dire, comme couleur ; on dirait que sur ce sol, que sur cette nappe d'eau se sont répandues et fixées les paillettes multicolores d'un bouquet de feu d'artifice ; comme celui qui, par parenthèse m'a pu être tiré, hier soir, au West End.

Je serais obligé à M. J. Cropsey de m'indiquer dans quels parages je pourrais trouver une nature mettant sous les pieds un tapis aussi papillotant :

Que c'est comme un bouquet de fleurs !

—Encore de la fantaisie au No. 63 : *An Evening in the Field*, de M. John M. Tracy, de Greenwich, Connecticut.

Assurément, voici des arbres on plutôt des arbrisseaux finement, trop finement détaillés peut-être. Voilà encore deux chiens blanches tachés de noir, que n'aurait pas campés ainsi le premier venu ; mais qui ne laisseraient vous votre paysage vide de personnages. M. Tracy ! Celui dont vous avez eu la malheureuse idée vient tout juste gâter. Voyons, en bonne conscience, on ne viole pas plus résolument le naturel.

Oh diable ! rencontrâtes-vous jamais (passez-moi, je vous prie, ce tres peu harmonieux prétérit), on rencontrâtes-vous jamais un chasseur pareil à celui qui vient s'exhiber sur ce petit plan élevé. Mais c'est une vraie pose de cabotin, que celle-là, mon cher Monsieur. Un Talma, un Frédérick Lemaître méconnu de province, à de ces attitudes-là, surtout quand il sait que quelque bélître le contemple. Mais un chasseur en plaine ou sous bois, jamais, au grand jamais !

Ou n'est pas théâtral comme ce Mr. là, même quand on va à la chasse sans carnassière, ainsi que lui. Supprimez bien vite cet affreux poseur, croyez-moi. Il indispose même contre ses chiens. Pauvres bêtes ; elles sont pourtant très satisfaisamment peintes.

—J'aime mieux le numéro 36 : *Jane on the Mount*, par M. C. T. Webber, déjà nommé, et qui a exposé, entr'autres, plusieurs scènes de *Rip Van Winkle*.

Le motif est gracieux dans sa simplicité. Une paysanne, une fillette assise, le cœl ouvert, sur un talus ; près d'elle, étendu sur le talus, un petit garçon dont la jolie tête repose sur ses genoux, et qu'elle lutine de la main gauche. L'expression cherchée est produite ; ce sont bien la deux bambins à qui tout est jeu ; pour qui les heures s'envolent gaies, charmantes, sous le regard de la nature. Groupe naïf, sympathique ; coloris assez juste, mais un peu flasque.

—En vérité, je ferais preuve de partipris si j'y contredisais. Le catalogue porte au No. 121 (A. Daggy, de New-York) : *Marée basse*. Si basse, en effet, qu'on ne soupçonnerait guère qu'il y ait jamais eu de l'eau là. Il faut que M. Daggy l'affirme pour qu'on le croie. A la couleur, à l'aspect du ciel, on serait tenté de supposer que c'est celui-ci qui a bu toute l'eau absente. Ses pierreux assez joliment touché ; voilà tout ce que me présente ce cadre.

Une joueuse de mandoline au No. 134 avec la signature de M. G. Campbell, de New-York.

On en peindrait pas mal comme celle-là dans sa semaine, et l'on en trouverait probablement le placement chez quelque confiseur. En effet cela rappelle poches et boîtes à bonbons. Je dois dire néanmoins que l'ai vu mieux que cela chez certains confiseurs ; chez mon ami M. Bouneeaze, par exemple.

Je préfère la toile à côté, 135, toujours de M. Campbell. Celle-ci est intitulée : *Morning bebbles*. Un enfant souffle des bulles de savon, tout en caressant de la main gauche un petit épagneul blanc. Cela est mignon d'expression, mais mon comme couleur et comme dessin.

Surprise est le titre choisi par M. Jas. H. H. Beard (159). Nous sommes en face de deux chiens et de deux rats. Qui diable est surpris ? Sont-ce les rats, sont-ce les chiens ? Ce secret mourra peut-être avec le peintre. Le fait est qu'en présence de ces chiens et de ces rats je donne ma langue au chat. Après ça, c'est peut-être le spectateur trop curieux, qui est surpris de se trouver en présence de cette surprise où nul ne paraît être surpris.

Le sujet n'est pas d'un intérêt empoignant, vous en conviendrez ; en revanche il est pauvrement, très pauvrement traité—dessin et peinture.

Le livret nous dit que M. Beard a débuté comme portraitiste et que depuis il a renoncé à l'homme pour se faire ce qu'on appelle animalier, en langue d'artiste.

L'homme absurde est celui qui ne change jamais

a dit Barthélemy, qui préparait la petite évolution que vous savez. Seulement, faisons-moi ne barrer de cette idée que M. Beard, devenu animalier, a dans sa collection des types de ce règne animal mieux réussis que les chiens et les rats ici présents. S'il n'en était pas ainsi, je l'engagerais à se refaire portraitiste. Et voici pourquoi : Il est admis par tous, ou à peu près, que les portraitistes digues de ce nom ne se voient que de loin en loin.

La chose étant devenue presqu'aussi rare que le merle blanc, les simili-artistes se contentent d'être merles avec le plumage banal et s'improvisent portraitistes, vaille que vaille. On garantit la toile bon teint et la ressemblance pour trois ou cinq ans, selon le prix de la marchandise. Pas la mer à boire, n'est-ce pas ?

—*Il Fondamente nuove, Venice* (139) est un tableau de M. F. Brunner. La drôle d'eau que voilà ! Regardez donc, je ne dirai pas le jeu, mais la superposition de ces vagues. Cela ressemble à un dos de poisson et à écaille. J'aime mieux le reste de la toile, que je n'aime guère pourtant ; sauf sou ciel azur, floconné de nuages blancs, où il y a vraiment de l'air, du vol.

—Je vous ai plus d'une fois signalé au *Art Hall* des toiles où les expédients, les procédés sont entassés afin d'arriver à l'effet ; où les épisodes sont accumulés et souvent n'obtiennent que bien piètre résultat. Lorsque cette multiplicité de moyens est mise en jeu par une main habile, sans doute elle a des résultantes qui ne sont point à dédaigner. Mais qu'est-là dépense de prodigue ; avec plus de sobriété et plus de mérite dans la dépense, on toucherait plus sûrement le but.

Après ces prodigalités dont on est vite rassasié, on se sent l'esprit reposé en se retrouvant devant un artiste auquel ne manquent ni l'imagination, ni la facilité, mais qui sait, précisément parce qu'une valeur réelle est en lui, que le gaspillage en fait d'art n'a pas de séductions pour l'artiste sérieux.

Me voici en face d'une de ces personnalités qui ne craignent pas de tenter de composer une œuvre avec un rien, et qui se plaisent à choisir ce rien parmi les choses de la nature les plus difficiles d'exécution.

Je veux parler de M. Jervis McEntee, New York, élève de M. F. Church, qui, vailleuses qui, engagées chaque jour à la pêche, se brûlent au soleil et aux réverbérations qu'il jette et sur la mer et sur la grève. Qu'importe néanmoins ; le type est de ceux auxquels on s'intéresse tout d'abord ; c'est pêché véniel, s'il n'est point absolument à sa place.

Deux personnages, si je dit ; le second est un petit gars bien pris, haut en couleur, de belle santé, qui marche à la gauche de la paysanne. Regardez-moi ce bambin qui, à ses heures, doit être des plus éveillés. Seulement la pêche a été laborieuse sans doute pour le mioche, car un peu plus, il s'endormirait. Ses yeux, à demi-clos, le disent jusqu'à l'évidence. De temps à autre, il doit se réfugier à la jupe de la paysanne pour reprendre son équilibre. Il a le pantalon retroussé jusqu'aux genoux, gilet flottant, chemise de laine rayée.

Sur le terrain où le marchent, se plissent des flaques d'eau, que piquent des pointes de soleil d'un joli effet ; c'est un fond de sable et de coquilles, largement mais bien indiqué. L'paysage des plus simples ; un peu d'eau, là grève et un ciel gris-pommelé. Pas un arbre, pas une voile.

—Le Professeur Eberhard Stammel avait envoyé au Salon une composition (332) : *Les Glaneuses*, d'un assez bon ensemble, quoique la facture manque de décible, de hardiesse.

Un peu trop léché ce coloris. Ici le mérite est principalement dans l'ordonnance ; ces divers personnages sont mis en scène avec un certain art, et ce talent de mettre en scène est de ceux qui ont leur très grand prix. La cérémonie du mariage est accomplie ; nous en sommes probablement aux préliminaires de la fête. En attendant le festin, on s'est mis à une partie de cartes. Trois personnages sont à une table.

Un vieillard, pondré à la Louis XV, et devant lui, son partenaire, un jeune homme, qui consulte sa voisine sur la carte qu'il doit jouer ; tandis qu'un laquais, en emportant un plateau chargé de fruits et de liqueurs, regarde du coin de l'œil et narquoisement le couple que les cartes intéressent médiocrement. Gentille fantaisie, malgré le grain d'afféterie qu'on y note.

—Le tableau *Labor* (No. 340), signé Peter Moran, de Philadelphie, est une étude consciencieuse et dont plusieurs parties méritent mention honorable. C'est un Breton, l'imagine, que l'artiste n'est placé : costumes et types l'indiquent.

Au premier plan, deux bœufs au joug et qui cheminent paciflquement, sous la conduite d'un paysan breton ; vrai visage de paysan, d'un calme absolu ; c'est l'insouciance dans toute sa vérité. Même équipage au second plan ; là pourtant, un autre breton a enfourché une des bêtes, et chevauche ainsi avec la même placidité que l'autre met à marcher.

Un chien trottine comme tête de colonne. Les deux bœufs de face, (1er plan,) sont dessinés et peints avec grande correction. Avant de laisser cette toile, disons que si le visage du premier breton est d'une douceur bien naïve, toute naturelle, il est un peu trop chargé d'ombre, et cette ombre n'est pas justifiée par la façon dont est posé le personnage relativement à la lumière.

Le conseil de vieux (548) de M. Jean Delvin, de Gand, indique un peintre qui, lui aussi, aime à se prendre corps à corps avec les difficultés du dessin. Sous ce rapport, quelques parties de sa composition, de son étude plutôt, sont bien venues, ligne et couleur. Pourtant il y a je ne sais quoi d'inachevé dans ces deux chevaux aux prises, qui l'alourdit.

On y relève certains détails anatomiques d'une incontestable exactitude et de la puissance dans le rendu de la musculature. Finesse énergique, air de tête intelligent, parfait de l'animalier.

Quant au paysagiste, je ne voudrais point le juger sur cette donnée unique. De la faiblesse sous ce rapport.

—Nul n'a oublié qu'un Comité de Dames de la Nouvelle-Orléans s'était imposé de devoir, il y a quelque lustre ou dix mois, de réunir, autant que possible, des objets ayant une valeur historique, se rattachant au passé de la Louisiane.

La tâche était malaisée, car les données en cela étaient très vagues. Ces difficultés ne furent néanmoins qu'un stimulant de plus pour ces dames qui, sans hésiter, se mirent à l'œuvre. Les recherches furent longues ; mais telle fut la persévérance des dévouées missionnaires du patriotisme qu'elles réussirent à obtenir pour la Collection Historique qui a excité le plus vif intérêt, et dans laquelle figuraient des souvenirs qui leur avaient leur prix et dont quelques uns étaient, à coup sûr, fort émouvants.

J'ai reçu, hier, le Rapport, qui la Présidente du Comité, Mme Julia V. Lanaux, adressait au Commissaire de la Ville de la Nouvelle-Orléans [Exposition Universelle], M. Alfred Delavigne.

C'est là un tableau complet dont il faut féliciter chaleureusement les Dames du Comité.

Il me fournira l'occasion de rappeler dans un dernier lettre sur le *World's Fair*, qui sera publiée dimanche prochain, quel a été le rôle de la femme dans ce grand Festival donné par la Louisiane au monde entier.

En attendant, qu'il me soit permis d'envoyer à Mme Julia V. Lanaux mon plus cordial compliment.

Sa lettre officielle à M. Alfred Delavigne est charmante de forme et de modestie. Elle ouvre de la façon la plus heureuse la brochure qui rend compte de l'œuvre patriotique et touchante dont elle a été l'une des initiatrices.

L. PLAULE CASONGE.

—M. Jules Suartz, dont l'ABEILLE a déjà publié plusieurs articles, nous adresse un compte-rendu du Concert de vendredi, auquel nous n'avons pu assister. L'abondance des matières est telle aujourd'hui que nous ne pourrons lui donner place que dans notre numéro de mardi.

—La Société des Demoiselles Jeunes Amies et la Société des Jeunes Louisiannais fêteront leur Anniversaire le lundi 22 Juin, par un Grand Pique-Nique et un Bal au Jardin Magnolia.

Prix du billet 25 cents.

Nous remercions pour l'invitation adressée à l'*Abeille*. Nous reparlerons de cette fête.

—Les Exercices Annuels du St-Joseph's Academy auront lieu le 26 juin. La fête scolaire, car c'en est une véritable, s'ouvrira à dix heures du matin.

Nous reviendrons sur ce sujet.

L'Académie St-Joseph, contentons-nous de la rappeler aujourd'hui, est une des plus distinguées, des plus florissantes de la Nouvelle-Orléans. Nombreuses

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 13 juin 1885.

Température de C. DUBOSQUE, Opticien.

6 heures du matin	Fahrenheit	Centigrade
Midi	95	35
3 P. M.	96	35
6 P. M.	95	35

Nlle-Orléans, 13 juin 1885, 2 p. m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes :

Atlanta	82	Louisville, Ky	87
Augusta, Gle	89	Memphis, Tenn	82
Corsicana, Tex	—	Mobile, Ala	84
Cairo, Ill	87	Montgomery, Ala	86
Chattanooga, Tenn	87	Nashville, Tenn	80
Cincinnati, O	83	Nlle-Orléans, La	91
Davenport, Iowa	89	Omaha, Neb	81
Dubuque, Iowa	82	Pitsburg, Pa	87
Galveston, Tex	89	Savannah, Gle	89
Indianola, Tex	90	Shreveport, La	93
Keokuk, Iowa	85	St-Louis, Mo	85
Key West, Fla	87	St-Paul, Minn	80
La Crosse, Wis	81	Vicksburg, Miss	92
Lawrenworth, Kan	86	Yankton, D. T	—

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Mariane Lafauci à Mlle Johanna Ellman.

Naissances.

Mme Ulrich Raehr une fille.
Mme Pietro Cosparetti, une fille.
Mme John Barlet, un garçon.
Mme John Breitenbach, un garçon.

Décès.

Catherine B. White, 3 mois, cois Lafayette et Front.
Fanny Williams, 36 ans, 318 rue Melpomène.
Bartolomeo Licardi, 5 mois, cois Esmparta et Melpomène.
John Johnson, 7 mois, 492 Nord Roman.
Frank Sander, 2 mois, rue Claiborne, près l'Avenue Washington.
Barbara R Burkhardt, 4 mois, rue Marengo, près Constance.
Fred. L. G. Gross, 3 ans, Gretna, Lne
Régina Raquet, 6 mois, rue Prieur, près Français.
Charles Robert, 10 mois, rue Célestine, près St. Bernard.

Cour de circuit des Etats-Unis—Décrét en amiraté — Forstall, Clayton & Cie. vs. La Barque Alberto—Jugement de $516.34 en faveur des demandeurs pour des avances d'argent faites.

La Barque, à son tour, a gain de cause dans une action en dommages sur une question de frêt. Les dépens sont au compte des parties litigantes.

Cour civile de district. — Les successions de T. G. Heiderick et de Benj. Simon ont été ouvertes hier.

Mme Marie McDonald actionne P. H. Skidmore en recouvrement d'une somme de $1335 pour violation de contrat.

L. Graham & fils réclament à Jacob Lacharie $208.65 ; valeur reçue.

Compagnie des bateaux de la Rivière Rouge vs. La Compagnie du Téléphone et du Télégraphe du Sud—Réclamation de $214.10.

Arrêts rendus.

John Klein & Cie vs La Ville de la Nouvelle Orléans—Affaire mise hors de cour d'un commun accord.

Ben. Neugras vs La Ville de la Nouvelle Orléans—Jugement en faveur de la défanderesse.

Louis Mathis vs Le bureau des Assesseurs d'Etat—Jugement en faveur du demandeur.

Cour du recorder Davey.—Henri Weber : vagabondage : cinq jours d'incarcération. Jony Hill ; bris de paix avec circonstances aggravantes : $25 d'amende ou 30 jours de prison.

Sarah Bell ; bris de paix et langage obscène : $10 d'amende ou 20 jours d'emprisonnement.

Frank Broscolia et Tom Yon ; conduites tapageuses : $5 d'amende chacun, ou 10 jours de réclusion.

Perturbateurs. — Hier, un peu avant l'aube, plusieurs individus, pris de boisson, se sont livrés à une conduite des plus tapageuses à l'angle des rues Bourbon et Orléans. Les gens du voisinage crurent à un homicide en entendant les vociférations des perturbateurs et la détonation d'une arme à feu. Deux agents de police sont accourus bien vite et ont conduit en prison les individus arrêtés, B. H. Stanton, J. Loubat, H. Stemple et — Gibbons. Pas de plaies, mais des bosses, en masse.

Sous bonne escorte.—Le shérif de la paroisse Ascite est arrivé à la Nouvelle-Orléans hier, ayant sous son escorte le nommé Elijah Williams, homme de couleur, sous le coup d'une condamnation aux travaux forcés pour 10 ans. Williams attendra sa destination sous peu ; en attendant, il est à la prison de paroisse.

Départ de la Cloche de la Liberté—Comme nous l'avons annoncé avant hier, le départ de la vénérable relique qui a été une des plus curieuses attractions de notre Exposition a eu lieu, hier, samedi, à 10 heures du matin. Le car sur lequel repose la cloche avait été conduit au pied de la rue du Canal.

Des bonnes heures, la foule accourue pour assister au départ, admirait la jolie décoration improvisée par M. Legros. C'était une profusion de drapeaux, de bannières, d'écussons et d'armes des deux Etats ferres—la Louisiane et la Pensylvanie—des deux villes sœurs—la Nouvelle-Orléans et Philadelphie—le tout agrémenté de guirlandes de fleurs fortement dominé au-dessus de la rôle.

Dans le char-hôtel étaient entassées les provisions pour les voyageurs. Il y avait là de quoi subvenir à tous les besoins, de quoi satisfaire les fantaisies d'un nombre doublé de voyageurs, pendant un mois entier.

A 9 heures 15, le cortège composé d'une délégation de la Compagnie des Continentaux choisie comme garde d'honneur, des Exempts de la Compagnie de Pompiers Fred Ferry No. 12, et précédé d'un fort détachement de la police arrivait au son de la musique et s'installait dans quatre chaises qui formaient le train spécial.

La garde d'honneur portait le costume bleu des Fédéraux. Cette gracieuseté à l'adresse d'anciens ennemis qui fraternisent aujourd'hui avec nous, produira là-bas un excellent effet.

A 9 heures 40, le maire Guillotte, entouré, de son Conseil municipal, donne le signal du départ et le train s'ébranle, au milieu des acclamations de la foule, du canon qui tonne, et des sifflets des machines à vapeur des différentes compagnies de chemins de fer.

Devant le Marché Français, la Cloche est saluée par mille hourrahs. Sur les Champs-Elysées, la foule est telle, qu'il faut s'arrêter un instant. Les sifflets des bateaux sur le fleuve, des locomotives sur la levée, font un bruit étourdissant. Les chapeaux et les mouchoirs agitent dans l'air, un cri formidable sort de milliers de poitrines et le train disparaît, non sans provoquer dans notre esprit une certaine tristesse. C'est le dernier vestige de notre Exposition qui s'évanouit.

Nous avons remarqué dans le détachement de la batterie B de l'Artillerie légère de la Louisiane qui a tiré le salut du départ, le Lieutenant F. M. McKeough et les artilleurs F. O'er, R. B. Beecher, J. G. Turner, G. Moses, S. M. Angell, H. C. St-Martin, F. Zolinsky, et A. Barthe.

Paragraphes.—Un gardien de la maison de pompe "Louisiana Hose," nommé Sam. Kulluin, a été blessé légèrement au bras gauche hier, par une carabine qu'il chargeait et qui lui est partie entre ses mains.

— La charrette d'un laitier s'est jetée sur un char de ville, hier, au coin des rues Royale et St-Louis, et l'a considérablement endommagé. Un vieillard qui se trouvait dans le char, a été contusionné assez douloureusement à la tête.

—Un pugilat a eu lieu hier, sur le terrain de l'Exposition, entre trois charpentiers, Alfred E. Dupuy, Eug. Le Brun et Léon d'Hemricourt. La police a fait son devoir en mettant tous trois sous les verrous.

—A 7 heures, 30, hier soir, une lampe de gasoline a fait explosion en la demeure de M. John L. Frost, rue du Camp, 830. M. Frost en a éprouvé aux mains des brûlures graves.

—Henri Theodore Appel a été incarcéré hier ; on le croit privé de la raison.

—Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la liste de souscriptions, pour la Fête Nationale Française du 14 Juillet, que nous publions, ce matin. Ce n'est que la première, et elle s'élève à près de $1000. On ne pouvait souhaiter un plus beau début ! Il dépasse toutes nos espérances. Si l'on veut se donner la peine de parcourir cette liste du regard, on y trouvera des noms nouveaux ; on verra que l'idée de cette fête se propage, se popularise.

Tout nous fait donc espérer qu'elle sera au moins aussi belle, en 1885, que les années précédentes.

Nous n'en dirons pas plus aujourd'hui ; comptant revenir sur ce sujet, dimanche prochain, en publiant une seconde liste.

—Un commencement d'incendie a été éteint hier matin, à trois heures et demie, à la maison de pension de M. A. W. Mir, à l'angle du Passage de la Bourse et de la rue St. Louis. Les dégâts matériels en sont évalués à 25 dollars.

—Les messieurs dont les noms suivent viennent d'être élus officiers de la société des Laitiers : P. Puissegur, président ; D. Kanka, 1re vice-président ; J. Paysan, 2me vice-président ; P. Dennes, secrétaire ; P. Voorhies, sous-secrétaire ; A. Roble, secrétaire aux finances ; J. L. Dupond, trésorier ; P. Bouré, grand Marshal ; L. Bouré, sergent d'armes.

—M. F. Bastide, un des anciens propriétaires de l'établissement de la Renaissance Louisianaise, coin St. Louis et Bourbon, est parti, hier, pour France par le chemin du fer Louisville et Nashville. Il doit s'embarquer à New York, à bord de l'Amérique.

La liste civile de la Reine d'Angleterre est de 9,625,000 francs, auxquels il faut ajouter 750,000 fr. environ que lui vaut le duché de Lancastre ; celle du prince de Galles est de 1,000,000, en dehors du duché de Cornouailles, dont le revenu s'élève à plus de 1,500,000 francs. Tous les princes et princesses de sang royal ont été également pourvus avec une grande libéralité.

Calino est incorrigible, et, selon sa louable habitude, il ne laisse pas échapper une occasion de dire une bêtise.

L'autre soir, au de ses amis le rencontre :

—Doù viens-tu donc, si tard ?

—Je suis allé au bord du fleuve m'exercer à l'éloquence, comme autrefois Démosthènes.

—Mais, farceur, tu ne sais pas seulement le français !

—Qu'est-ce cela fait ? Démosthènes non plus ne savait pas un mot de français..... cependant, quel grand orateur !

Cueilli dans le feuilleton d'un journal de province :

"Il y a dans cette jeune fille comme un mélange de la forêt vierge, où tout est mystère et majesté, de la sagesse de Franklin, de l'impassibilité du trappeur et de l'amour de la liberté qui fait galoper le cheval sauvage à travers les steppes immenses."

Ah! ah! Est-elle assez mélangée, c'te pauvre fille !

FÊTE NATIONALE

—DU—

14 JUILLET 1885.

Première Liste de Souscription.